

A person wearing a full white protective suit, including a hood, is seen from behind, standing on a ship's deck at night. The person is leaning against a metal railing. The background is a dark, cloudy sky with a faint light source, possibly the moon or a distant light. The overall mood is somber and mysterious.

RONAN
GOUÉZEC
RADE AMÈRE

ROUERGUE
noir

Présentation

Comment un homme en vient-il à entrer dans une combine tordue qui le mène droit dans le gouffre ? Contre son instinct, contre sa volonté, parce qu'il se dit que c'est peut-être une manière de s'en sortir. Cet homme, c'est Caroff. Depuis des mois il dérive dans la ville de Brest, sans bateau, sans métier, sans avenir. Ceux qui le connaissaient ne veulent plus entendre parler de lui. Parce que par folie, par imprudence, il a perdu la vie d'un matelot de seize ans. Mais il a une femme, une Marie qui croit encore en lui, et tous les deux, dans cette passe d'adversité, ils se débattent, recroquevillés autour de leur fille, ce petit miracle qui les a maintenus à flot, malgré tout ce qui manque dans leur mobil-home posé sur un terrain vague. Et ce bonheur-là, pensent-ils, personne ne peut le leur enlever. Alors Caroff la prend, cette vilaine tangente, sans imaginer que sur cette trajectoire-là il va croiser d'autres gamins, risquer d'autres vies, rencontrer un type comme Jos Briec, avec lequel il n'aurait rien dû avoir à partager.

Dans un premier roman intensément maritime, éclairé par les cardinales, les balises rouges et vertes des chenaux, les feux de route des navires, Ronan Gouézec affronte des douleurs d'homme, des combats de père, les deuils impensables qu'il faut vivre. Et nous emporte dans la grande houle d'un océan sans pardon.

Finistérien né en 1964, Ronan Gouézec pratique le vagabondage côtier et littéraire. *Rade amère* est son premier roman

Graphisme de couverture : Odile Chambaut
Image de couverture : © Mohamad Itani/Millennium Images, UK

© Éditions du Rouergue 2018
www.lerouergue.com

Ronan Gouézec

RADE AMÈRE

roman

ROUERGUE
noir

À mes parents, Maryvonne et Michel
À Anne, Hélène, Suzanne et Malo

Chapitre 1

BRIEUC

Brieuc était sur le point d'entrer. La pluie furieuse s'interrompit brutalement, on aurait dit la reprise de souffle d'une sorcière hystérique entre deux incantations. Il profita de ce répit inattendu, descendit les deux marches et poussa fortement la porte avant de subir la suite du déluge en suspens. Une courte pause sur le seuil, dégoulinant. Bien que lourde et massive, il sentait la pièce de chêne derrière lui, vibrante et craquante à chaque rafale rageuse arrivée tout droit sans escale depuis l'autre côté de l'océan.

Le type émacié au comptoir qui tirait la bière en continu comme un forçat le repéra immédiatement. Il coulait de ses mains un fleuve d'or en fusion, à peine servi dans les hauts verres, sitôt englouti, aussitôt renaissant, la multiplication des pintes. Brieuc indiqua d'un menton interrogatif le fond de la salle, l'autre opina et retourna à son mouvement perpétuel. Devant lui, une masse humaine, chaude, sanguine, bruyante et essentiellement masculine où les différentes strates de conversations se chevauchaient, se mêlaient. Des rires arrivaient comme des grains en mer et s'interrompaient en une seconde, avant de renaître plus loin dans la salle. Debout, pressés les uns contre les autres, les hommes des tavernes éclusaient les bocks,

s'essuyaient la mousse des lèvres, appuyés au bar ou contre les murs couverts d'affiches, se gueulaient dans les oreilles en hochant la tête d'un air concentré, presque douloureux, les yeux plissés, un bras pesant d'amitié ambrée passé autour des épaules.

Un poêle énorme ronflait dans un coin, enfermé derrière une sorte de rambarde destinée à éviter qu'on s'y appuie par mégarde entre deux tournées. Il émanait des êtres, des murs et du sol une chaleur excessive, potentiellement dangereuse. Briec réussit à retirer sa veste gonflée et lourde d'eau et de sel en évitant de trop écarter les bras et sans provoquer autre chose que des protestations mort-nées qu'il sentit surnager un instant, puis sombrer dans son sillage vite refermé. Un sourire complice par-ci, une claque appuyée sur l'épaule par-là, une ou deux bourrades précisément dosées, encore trois pas judicieusement calculés et il se retrouva sans encombre dans l'arrière-salle, dissimulée derrière un rempart de granite épais d'un mètre et une large porte battante, déglinguée à force d'embrasser le rocher antédiluvien monolithe qui tenait lieu de mur. Il se demanda si la bâtisse avait été construite autour du rocher, et quand ?

Tout ici évoquait la grotte primordiale, la satisfaction des besoins essentiels, et la célébration d'une cérémonie païenne préchrétienne. L'endroit où il se tenait était bondé lui aussi, quoique moins bruyant lui semblait-il, à moins que la dizaine de mètres parcourus depuis le seuil ait suffi à endommager irrémédiablement ses tympans martyrisés. Et puis le miracle : une place libre au bout d'une table occupée par une demi-douzaine de types rougeauds très occupés à justifier leur prochaine analyse sanguine à coups de saucisses joyeuses et de frites mayonnaise. Il fut intercepté par une petite serveuse brune avant d'avoir atteint la chaise dont il avait un besoin URGENT maintenant. Il s'assit d'autorité, d'une pièce, tout en soutenant son regard. Courte hésitation. Un petit sourire fatigué effleura les lèvres de la jeune femme, se mua en soupir inconscient et elle dégaina son carnet à souche en se penchant un peu trop vers lui pour mieux se faire entendre dans l'air épais et chaud comme la soupe fumante qu'il espérait.

— Bonsoir, vous avez le buffet d'entrées là-bas et ensuite rougail saucisse, demi-poulet, au choix, ensuite crumble maison, mousse au chocolat, crème brûlée... Non, pardon, plus de crème brûlée...

Pas de soupe donc. Elle attendait son choix. Il remarqua la voix un peu éraillée, le polo ajusté et le pantalon qu'elle portait, la petite broderie au col au nom de l'endroit, un tatouage floral sur le côté droit du cou assez joliment réalisé qui plongeait hors de vue, et la boucle fine fichée dans une narine, les cernes aussi, et surtout la lassitude de cette soirée trop longue. Il la regardait en souriant légèrement, espérant vaguement qu'elle se souvienne de son visage, après tout, il venait ici de temps en temps... Bon, comme les deux cents autres clients de ce soir... À trois mètres de là, des ouvriers sortant d'un ouvrage nocturne, chaussures de sécurité encore aux pieds, outils multifonction bringuebalant à la ceinture, manches retroussées sur des avant-bras épais piétinaient devant les présentoirs réfrigérés. Une vraie scène de chantier. Les gars piochaient allègrement à grands coups de louche dans les plats de charcuterie, de taboulé, de piémontaise, de crudités et d'œufs mimosa. Impossible pour ces types de ne pas maçonner, façonner ou échaufauder. Ils avaient retrouvé les gestes amples et précis de leur activité quotidienne. La nourriture s'empilait progressivement dans les assiettes bientôt trop exigües, édifiait des reliefs extravagants au-dessus de fondations bien ancrées. L'idée de se relever et de se frayer une route pour aller repêcher des survivantes au bac des carottes râpées après le passage dévastateur de ces gars lui sembla absolument relever de l'impossible. Il fit donc une croix sur son envie de crudités.

La serveuse le regardait, appuyée d'une main sur une chaise, à peine agacée par ce type indécis, qui la matait sans même s'en rendre compte, un de plus, et lui offrait cette petite pause. Bien que lassée de courir d'un bout à l'autre de la salle, elle commença à s'agiter au bout de trente secondes, inquiète de perdre le rythme qui la maintiendrait sur la crête de la déferlante jusqu'à plus d'heure. Fallait bouger.

— Alors ? On a faim ou pas ?

Sourire complice qui faisait glisser la question un peu rudement balancée. Il hocha la tête. *Eh ben voilà, on se décide...*

— Pas d'entrée, pas de dessert, rougail saucisse, ce sera très bien, avec un quart de rouge et un déca à suivre. Merci.

— C'est parti.

Elle s'était déjà échappée vers les cuisines, après un sourire automatique et un regard circulaire qui lui fit repérer des corbeilles à pain vides, des carafes asséchées au bout de mains tendues qu'elle attrapa machinalement au vol d'un geste sûr, virevoltant légèrement entre les tables trop proches. Un joli brin de fille. Trop jeune évidemment. Elle ne l'avait pas reconnu. Il n'en était pas surpris, pas vraiment déçu non plus, juste légèrement amer. La confirmation de ce qu'il avait trop souvent vérifié depuis que sa femme l'avait quitté, et qui pouvait régulièrement le mettre en rogne : il devenait peu à peu un de ces gars passe-partout entre deux âges qui se fondaient généralement dans le décor sans se faire remarquer, poli, parlant trop peu. Rien de bien excitant. Pas de quoi faire lâcher d'extase son plateau à cette nana. Il soupira, en colère à présent contre son ex, contre lui-même et son incapacité à mettre un peu de relief dans le paysage. N'avait rien à voir évidemment avec ces grandes gueules installées dos au comptoir, les coudes plantés dans le zinc, le ventre bombé comme le rostre brise-lames des minéraliers amarrés à cent mètres de là, apostrophées par leur surnom dès leur entrée, cassant les oreilles des autres habitués avec juste ce qu'il fallait de brutalité cordiale pour qu'on les tolère, un ricanement hypocrite prudent aux lèvres, attendant secrètement le type suffisamment hardi qui saurait faire taire les braillards insupportables.

Certaines tables se libéraient brièvement pour quelques instants avant d'accueillir d'autres mangeurs, le temps de passer une éponge humide, de dresser d'autres couverts encore chauds de leur passage à la plonge. Une famille s'installa à quelques mètres. Un couple et une petite fille blonde. Celle-ci ouvrait de grands yeux ébahis, regardait autour d'elle sans beaucoup tourner la tête mais observant tout. La gamine le toisa un instant, puis un sourire éclata sur son visage

quand sa maman lui montra l'ardoise accrochée au mur. Elle entreprit fièrement de la déchiffrer, accompagnée du sourire encourageant de ses parents. D'assez vieux parents à ce qu'il pouvait en juger, et guère prospères, semblait-il. Tous deux portaient une sorte de blouson bariolé en laine polaire et des jeans fatigués. Des trois, c'était la petite fille assise entre eux deux qui était la mieux mise. L'homme surtout semblait épuisé, les traits creusés. Le crâne rasé accentuait l'impression de maigreur excessive qui se dégageait de son visage sec. Leurs regards se frôlèrent et s'évitèrent aussitôt pour ne plus se recroiser de la soirée.

Briec mangea lentement mais de bon appétit, étonné par l'équilibre finalement très acceptable du plat et la bonne qualité apparente des différents ingrédients. Il n'y avait que le vin, médiocre, un brin acide, qu'il regrettait d'avoir commandé. Tant pis. La brunette n'avait pas réapparu depuis au moins trois minutes. Il l'imaginait en pause à l'arrière du bâtiment, fumant, les yeux clos, le dos appuyé contre le mur, une jambe repliée... *Ouais, rêve pas bonhomme...*

Autour de lui, on faisait traîner, prenant un café, puis un autre. Il faisait trop bon, et la rumeur sourde des masses d'air et d'eau en mouvement de l'autre côté du mur incitait tout le monde à retarder le moment où il faudrait bien SORTIR. Car depuis des mois des quantités invraisemblables d'eau tombaient du ciel sous les formes les plus diverses : averses brutales qui courbaient les têtes, les gouttes lourdes rebondissant comme des billes de verre, petites pluies fines, hésitantes, qui semblaient pouvoir durer des siècles, et bien sûr des crachins, poisseux et pénétrants, exaspérant les plus patients. Seule la neige avait manqué. Comme tout le monde il avait d'abord maudit cet hiver trop doux, prolongation hypocrite d'un automne têtue qui n'avait jamais renoncé à s'effacer, qui pourrissait tout à l'envi. Il le fallait bien. Une sorte de devoir civique. La communauté s'était trouvée une consistance nouvelle autour de cette situation climatique désastreuse. Il semblait devenu naturel d'échanger avec des inconnus dans des files d'attente, à la station-service, au café. Le sentiment de partager largement les conséquences d'une sorte de malédiction

imméritée rendait prolixes les plus réservés. Il ne fallait pas cinq minutes avant que le tutoiement s'installe, qu'une fraternité de classe nouvelle réunisse les gens autour d'une bière au comptoir. Pourtant, tout en ressentant aussi ce besoin de lumière, cette aspiration au renversement d'une logique naturelle devenue incompréhensible, il s'était progressivement retiré des murmures. En vérité, il goûtait sincèrement ce moment étrange, dilaté, exceptionnel. Les rares jours où il restait inactif, il passait des matinées étirées et délicieuses à marcher sous la pluie. Une sorte de fascination tranquille le conduisait à admirer longuement les ciels bas aux multiples tons de gris. Il avait ressorti un vieil appareil photo qu'il ne touchait plus que rarement et avait réalisé quelques clichés qu'il aimait beaucoup. Au hasard de ses rares rencontres, il lui arrivait de déceler quelquefois chez un interlocuteur la même inclination secrète pour cette manne céleste aqueuse. C'était alors quelques sourires muets échangés dans le brouhaha plaintif et redondant de la plupart, des hochements de tête entendus. La confrérie silencieuse des marcheurs sous la pluie.

Comme ce soir, les cafés, les restaurants ouvriers bondés prenaient à l'heure de midi des airs de bains turcs. On s'y pressait plus que d'ordinaire dans une condensation remarquable, des odeurs fortes de laine mouillée, de sueur encore tiède. Le vacarme assourdi des conversations, la ronde des serveurs, la bouteille de rouquin presque vide maintenant, et la richesse du plat du jour, tout conduisait à une satiété tranquille, primaire, accompagnée d'une progressive anesthésie des sens. Alors venaient l'envie d'un autre café, d'une sieste peut-être, et le bonheur d'être là, simplement. Et puis, comme une marée de fort coefficient qui reflue à l'heure dite, la salle se vidait de ses hommes. Hémorragie joyeuse. Quelques minutes de chaises repoussées sans précaution, de rires sonores, de claques dans le dos, de fortes mains serrées, de derniers quignons de pain attrapés à la volée, de tasses ou verres vidés debout, pour la route, à la hâte, un bras déjà dans la manche.

Allez ! Briec paya rapidement, plongea de nouveau dans la masse bruyante de l'avant-salle et se retrouva dehors sur une impulsion

rapide, puissante et efficace, toute fatigue disparue. Avant de franchir le sas étanche de l'entrée, il avait longé le bar, et noté avec satisfaction la disparition des cartes déposées une semaine avant. Il remarqua quelques autocollants à côté de la caisse, il faudrait y penser.

La rue était encore sous domination liquide. De tous côtés la percussion lourde de millions de perles d'argent sur la tôle des véhicules en stationnement résonnait en une vibration sans cesse renouvelée, roulant, s'éloignant et revenant, au gré des bourrasques d'un vent imprévisible, s'anémiant soudainement. Parenthèse verticale. Dans la lueur crue d'un lampadaire, il baissa les yeux vers le caniveau noyé, suivant attentivement la génération spontanée d'un affluent inconnu, d'un Amazone encore au berceau, d'un Nil en devenir, d'un Mississippi prometteur. Et cela clapotait, glougloutait, coulait, roucoulait, enflait aussi. Il regagnait son véhicule, profitant de quelques portes cochères ou rares marquises pour goûter les variations mélodiques de ces havres étonnamment déserts. Pauses feu-trées. Ruissellement du vêtement au sol, lourd de toute cette eau. La sensation étrange d'être brusquement tombé en surdité, comme une pierre. Sur les lèvres le goût du sel, pour rappeler la présence de l'océan tout proche. Il pleut la mer pensait-il.

Il retrouva son fourgon là où il l'avait laissé, malgré l'acharnement obstiné des bourrasques à vouloir le ramener chez le concessionnaire. La bande en damier jaune et noir, la même que sur la timonerie du bateau, faisait de l'effet. Il dut retenir énergiquement la portière dans une ultime rafale avant de se retrouver enfin au sec. Il roula au pas, les essuie-glaces peinant à libérer le pare-brise de la pellicule d'eau sitôt chassée instantanément renouvelée. Le coin de la rue était alternativement illuminé d'éclairs bleus et blancs. Il devina le contrôle de police en cours et se rangea sur le côté en arrivant devant l'homme couvert d'une sorte de cape de pluie et d'un baudrier fluorescent qui braquait sa torche sur son pare-brise et sa plaque. Il baissa sa vitre et présenta ses papiers à la silhouette encapuchonnée.

— Police nationale. Vous avez bu ce soir, monsieur ?

— Non, enfin, juste deux verres de vin, en mangeant.

Il fit un geste du pouce vers la portière et sa raison sociale peinte en blanc sur fond noir.

— Je ne travaille pas ce soir.

Le flic éclaira de nouveau le flanc du véhicule : TAXI RADE SERVICES, Jos Brieuç...

— Donc vous avez bu. On va voir ça.

Il lui tendit un petit boîtier muni d'une sorte de tube plastique.

— Veuillez souffler là-dedans. Pas trop fort, mais un peu quand même.

Avant qu'il s'en saisisse, se demandant bien comment il allait doser justement le souffle confus qu'on exigeait de lui, des éclats de voix rendus incompréhensibles par les rafales de vent tourbillonnantes firent se retourner d'une pièce le gardien de la paix. Celui-ci resta figé trois secondes avant de ranger l'éthylotest dans une poche. Il lui fit signe d'y aller et se dirigea rapidement vers deux de ses collègues aux prises avec un petit groupe d'énervés. Le temps qu'il parcoure la dizaine de mètres qui le séparait d'eux, l'algarede avait monté d'un cran supplémentaire et il finit par courir en sortant une bombe de gaz incapacitant.

La fin de l'histoire était prévisible, inutile d'attendre. Brieuç démarra et s'éloigna tranquillement, observant dans son rétroviseur l'empoignade confuse qui roulait d'un bord et de l'autre de la chaussée comme une vague indécise qui va puis reflue. À ceci près qu'une vague indécise, cela n'existait PAS. Toutes celles qu'il avait fréquentées savaient exactement où elles allaient, et comment elles allaient faire leur entrée : enfler doucement, gentiment, rouler amplement avec les copines murmurantes, bras dessus bras dessous, et terminer en un tapis frisé et frais où il faisait bon rester pieds nus, immobile, tant qu'on pouvait, saisi aux chevilles, ou bien encore monter, excitées, les unes sur les autres dans une courte échelle bientôt déraisonnable, vertigineuse, verdier de rage dans la bousculade marbrée qui s'ensuivrait, et chuter finalement, pour éclater en une explosion cotonneuse et hurlante, épouvantable.

Il s'éloigna du quartier des bars et restaurants, passa en ralentissant devant la silhouette massive du remorqueur de haute mer le plus puissant d'Europe, immense comme un petit immeuble, toujours posté en sentinelle, le nez vers le goulet, s'étonna brièvement qu'il ne se soit pas positionné au large cette nuit, longea le port de commerce en suivant les docks, les quais, les hangars vastes et sombres, les bassins de radoub laborieux d'où jaillissaient des gerbes éphémères d'étincelles d'un blanc douloureux à l'œil, encadrés par les formes faussement gracieuses des hautes grues jaunes et bleues immobiles. Il s'arrêta pour laisser passer un convoi de fret ferroviaire interminable, et, de zones obscures désertes en poches de lumière crue et active, arriva bientôt à l'un des ronds-points qui annonçaient la sortie de la zone portuaire industrielle. Le port de plaisance n'était plus loin.

Briec ne résista pas longtemps avant de rouler vers celui-ci et de se diriger vers le bassin où il passait l'essentiel de son temps depuis la réception du bateau, une semaine donc. Le fourgon s'arrêta dans un frémissement devant la passerelle qui descendait au ponton. Son ponton. Il attrapa un projecteur portable dans le vide-poches, remonta la fermeture de sa veste de mer et sortit entre deux bourrasques. Le pavillon qui annonçait son activité battait furieusement dans l'air, claquant comme un fouet. Il tapa le code qui commandait l'ouverture du portillon métallique et descendit prudemment vers le bateau. Il alluma son fanal et balaya lentement le bateau amarré court, de l'arrière jusqu'au poste de pilotage, examinant les aussières. Elles faisaient leur office sans trop grincer. Il avait posé des amortisseurs en caoutchouc noir de très forte section, bien utiles par ce temps. Il monta à bord par la plate-forme arrière et atteignit le vaste cockpit qui pouvait accueillir une grosse demi-douzaine de personnes sans problème. Une fois refermée la porte à glissière donnant sur la timonerie et le poste de barre, il se trouva dans une bulle de calme apaisant. L'intérieur sentait encore le neuf. Les sièges étaient vierges de toute tache, le sol impeccable, les peintures et les vernis brillaient sous la lumière blanche du projecteur.

Il s'assit devant la barre, se cala dans le siège baquet, puis recula celui-ci, le fit pivoter et se redressa en position semi-debout, les fesses appuyées sur le dossier épais du siège retourné, les bottes fermement positionnées sur les cale-pieds. Il passa une main sur la barre en acier inoxydable et bois, et bascula quelques interrupteurs au tableau de bord. Des cadrans s'allumèrent, des aiguilles s'animèrent. La VHF crachotait doucement et s'était mise à scanner des canaux préprogrammés. Il entendit brièvement la fin d'une conversation qui s'interrompit avant qu'il en ait affiné la réception. La charge des batteries était parfaite, le réservoir aux trois quarts plein, le radar et le traceur GPS opérationnels. Le démarreur couinait légèrement, ne demandait qu'à faire gronder les deux moteurs Volvo sous ses pieds. Demain. Il coupa le circuit, se releva, jeta un bref coup d'œil à la petite cabine de la pointe avant en contrebas, vérifia l'étanchéité et la fermeture du panneau de pont, la bonne ventilation de la timonerie, et regagna son véhicule, courbé en deux dans les rafales.

Il conduisait presque à l'aveuglette, atteignit une rocade luisante, environné du chuintement à peine perceptible de ses semblables. Tout était ralenti par la pluie. Des images lui revenaient. Souvenirs précis d'un séjour en Écosse, des réminiscences humides et venteuses, spectaculaires. Première bretelle, il sortit, poussé par une nécessité impérieuse : se soustraire à ce flux de véhicules incessant. Il déplorait la trop grande densité de peuplement, l'habitat dispersé omniprésent, la fréquentation effrayante des voies rapides. Encore une fois le souvenir écossais s'imposait, ses routes sinueuses, l'île de Lewis, de Mull, la magnificence de ses paysages, la rareté humaine en récompense. Comme une Bretagne des origines, préhistorique, et d'une vitalité sidérante. Dans la toile de fond de sa mémoire émergea le souvenir de cette incursion en plein Atlantique jusqu'à l'archipel écossais le plus loin au large : Saint-Kilda, la rudesse de la roche millénaire, l'ampleur de la houle, et aussi au retour l'image précise du passage de cette pointe au petit jour : Ardnamurchan Point.

Briec fit rouler plusieurs fois à voix basse la texture dure et minérale de ces deux mots extraordinaires entre gorge et lèvres. Deux galets archaïques, polis, éternels, indifférents et étrangers à tout ce qui était humain.

Le fourgon quitta la nationale puis la départementale, et finit par déboucher sur un chemin étroit qui serpentait et plongeait entre les flancs boisés d'une colline abrupte. À mi-pente, il vira assez brusquement à gauche entre deux chênes contorsionnistes rabougris et s'engagea sur un petit plateau enchâssé dans une clairière. Invisibles du chemin carrossable, deux bâtiments bas occupaient l'espace ouvert sur la rade et le goulet, une maison d'habitation ossature bois, de plain-pied, au toit de zinc quasiment plat, et une autre construction inspirée des mêmes principes, un atelier assez vaste fermé par de hautes portes coulissantes et comportant un large porche où il gara le fourgon.

Briec entra dans la maison par la porte de service qui donnait sur l'arrière-cuisine et le local technique, se débarrassa de ses chaussures et vêtements trempés, rangea et suspendit le tout aux endroits appropriés. La maison était sombre, silencieuse et tiède. À peine si l'on entendait le ronron de la pompe à chaleur dehors. Il hésita un moment dans la cuisine. L'envie d'une goutte de rhum lui tourna autour un petit moment, l'air de rien. Il préféra faire bouillir de l'eau et se préparer une infusion de thym. Ça devenait un peu trop fréquent ces petits verres du soir. Accoudé au comptoir, il buvait à petites gorgées en regardant les lumières brouillées du port qui semblaient sur le point de s'éteindre dans les bourrasques, mais qui tenaient bon finalement. Il marcha en chaussettes jusqu'au triple vitrage de la baie vitrée qui ne laissait rien deviner des conditions de vent dehors, resta là un moment, terminant de boire. Il rinça le mug, le déposa sur l'égouttoir, s'essuya soigneusement les mains et alla s'asseoir au bureau, dans la petite pièce attenante au salon. Des étagères chargées de livres couraient sur les murs, quelques photos, des ciels sombres, deux jeunes gens souriants lors d'un repas de Noël, un couple de personnes âgées dans un jardin soigné, occupées à ramasser des feuilles

mortes, une femme emmitouflée dans un manteau long, le bas du visage enfoui dans le col. Un placard mal fermé en bois blond laissait entrevoir des classeurs administratifs, un ordinateur était occupé à sortir de sa veille. De là, il avait la même vue que dans la pièce de vie, et, mieux, une paire de jumelles de marine sur pied était braquée sur le ponton 15, un peu à l'écart, au fond du port de plaisance. Il se releva, le temps qu'Intel sorte de sa torpeur, et fit la mise au point sur son emplacement. En temps normal, de jour, il avait une vue directe sur le ponton, assez correcte étant donnée la distance. Là bien sûr c'était différent.

Il resserra la molette afin de conserver la bonne visée puis retourna s'asseoir devant l'écran bleuté. Quelques touches pianotées plus tard il accédait à la page administrateur de son site. Il fit défiler rapidement les statistiques de fréquentation avec satisfaction. Cela frémissait, déjà, était-il tenté de dire. Il posa son téléphone connecté à côté du clavier et synchronisa les deux appareils. Son premier transport du lendemain matin : un aller vers la presqu'île, puis retour en soirée. Il pivota vers son deuxième écran et se pencha un instant vers les conditions météo annoncées : accalmie dans la nuit, passage du front froid en matinée avec quand même des rafales à 6 B, un peu meilleures qu'aujourd'hui donc. Un peu. Le coefficient de marée n'était pas très élevé, ça, c'était un bon point. Il se pencha un instant en arrière dans le fauteuil, ferma les yeux et se concentra sur les heures de passage du goulet, l'opposition vent contre courant, visualisa assez précisément l'état probable de la mer dans ce couloir. Mieux valait longer le côté gauche, moins exposé. Il serait un peu secoué à l'aller pendant quelques milles, puis serait ensuite très vite à l'abri de la houle d'ouest dans l'anse de Camaret. L'essentiel était de garantir au mieux le confort de son client. En décalant la course d'une petite demi-heure, il attraperait l'étalement pour rentrer dans la rade, oui, c'était bien. Il se pencha de nouveau vers l'écran, vérifia le paiement sécurisé en ligne et confirma le formulaire de réservation en précisant l'heure de rendez-vous selon ses dernières observations. Il vérifia enfin que le numéro de téléphone de la personne était bien

enregistré dans son mobile. Voilà. Il pouvait s'étirer, se pencher en arrière, à la limite que pouvait tolérer le fauteuil conçu pour CELA et se demander si la petite brune tatouée avait terminé son service... Il ferma les yeux un moment.

Ardnamurchan Point...

Chapitre 2

CAROFF

— Vous ne buvez pas, Caroff ?

L'homme lui souriait par-dessus sa monture de lunettes en mélangeant lentement le sucre et le café, puis il interrompit le tintement entêtant du métal contre la porcelaine, posa la cuiller sur la soucoupe, et but une courte gorgée en tournant la tête vers la rade. Une trouée lumineuse avait réussi à percer le plafond gris, et la lueur pâle, froide et magnifique s'écoulait silencieusement en une chute blanche, comme à travers une trappe ouverte. Ils plissèrent tous deux les yeux. L'autre, à cause de la lumière aveuglante tout à coup, et lui pour se concentrer sur le visage de cet homme, sur cette bouche agile qui pissait des flots ininterrompus de syllabes et de mots savants et onctueux. *Il pouvait pas le forcer, c'était pas possible... il fallait lui dire que c'était non, qu'il ne pouvait pas faire ça.*

Un quart d'heure que le bonhomme lui tissait sa toile autour comme un curé. Un quart d'heure qu'il se laissait faire, fasciné malgré lui. Le regard noir de l'homme revint sur lui et il sourit encore une fois. Caroff se raidit, fin de l'entracte, il allait remettre ça, l'enfoiré.

— Je dois reconnaître que le ciel ici...

Encore un geste élégant de la main.

— Oui, c'est autre chose. Tous ces nuages, ces nuances de gris, ces changements permanents. Même les bleus sont différents de chez moi. C'est très beau.

Il reprit du café, hocha la tête.

— Vraiment, c'est magnifique. Mais pour vivre ici...

Il fit une moue désolée.

— Misère, non, moi je ne pourrais pas. Parce que l'humidité quand même... Le vent, bon, je connais, mais le froid, la pluie... c'est rude tout ça, non ? Il faut être comme vous pour pouvoir le faire. Il faut être d'ici je veux dire, et encore, même pour certains cela ne suffit pas.

Caroff l'écoutait, sans réaction, comme en apnée, comme suspendu dans le vide. Dans sa tête tournaient en boucle des images de ce film qui l'avait terrifié, une astronaute dérivant, seule dans l'espace, perdue... *Il faut lui dire non. Il faut...* Sursaut muet.

— J'ai lu quelque part que vous aviez un des taux de suicide les plus élevés du pays. Vous saviez cela ?

Le beau parleur s'interrompit de nouveau, se pencha un peu en avant vers lui et Caroff put sentir son eau de toilette, remarqua l'apparente douceur de cette joue sombre rasée de près. La qualité de la veste, celle de la chemise, de la montre lui ricanèrent à la gueule, le giflèrent en pleine face. Et les mocassins, bon Dieu... Il ramena les pieds sous sa chaise, cachant autant qu'il était possible ses chaussures de chantier dégueulasses. Il déglutit, à présent conscient de sa propre odeur, lourde, de son apparence fruste. Il résista à l'envie humiliante qu'il avait de gratter cette démangeaison, là sous son aisselle, et une séquence de son enfance lui revint comme une décharge électrique, son père, sombre au-dessus de lui comme une éclipse menaçante, et toujours les mêmes mots qui précédaient de peu la baffe, « Arrête donc de faire le macaque, bon Dieu ! » L'autre reprit, en orbite autour de lui-même, faussement compatissant, inconscient de son état mental vacillant.

— Évidemment cela ne vous concerne pas personnellement. Vous savez, Caroff, il faut être vraiment fort pour...

Il refit un geste vague englobant le paysage qu'ils dominaient...